L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, DIMANCHE MATIN, 11 AVRIL 1886. 59ème Année.

FEUILLETON.

No. 3 Commencé le 28 mars

L'INSTITUTRICE

PAR

CHARLES DOLLFUS

—Suite—

Rentrée dans ma chambre, Berthe se jeta à mon cou et se mit à sanglioter de toutes ses forces. Je lui caressais les cheveux, je tâchais de la rassurer. Elle cessa de sanglotter, mais je sentais tout son corps dans mes bras secoué d'un tremblement convulsif pendant que ses yeux, où se peignait l'épouvante, restaient obstinément fixés sur la porte du corridor comme si elle eût craint de la voir brusquement s'ouvrir.

—Cet homme m'effraye! il me fait horreur! me dit-elle d'une voix hâtive et précipitée, je ne veux plus! oh! je ne veux plus le voir. Je vous en conjure, au nom du ciel, obtenez de mon père qu'au moins il ne vienne plus s'asseoir à notre table.

—Je ferai mon possible, répondis-je, et j'y ai déjà songé, car, moi aussi, je ne l'aime pas.

Nous n'en dîmes pas davantage et restâmes longtemps assises, sa main dans la mienne, tout près l'une de l'autre. Par instants, elle se serrait contre moi, effarée, avec des soubresauts. Elle ne se rassura tout à fait que lorsqu'elle eut entendu le pas du cheval du vicomte qui sortait de la cour. Lorsqu'elle fut se coucher dans la chambre voisine, elle me pria de rester encore un peu près de son lit. Je m'assis à son chevet et je continuai à tenir sa main dans la mienne, jusqu'à ce qu'elle se fut endormie. Quant vint le matin, je n'avais pas fermé les yeux. Toute la nuit s'était passée à chercher un moyen de conjurer la catastrophe imminente qui nous menaçait. Je jugeai finalement que le mieux était de prendre l'avance et d'entretenir franchement le père de ce qui s'était passé. Informé de l'insurmontable aversion que le vicomte soulevait chez sa fille, comment tout au moins ne différerait-il pas l'exécution de son projet! Et gagner du temps, c'était peut-être la sauver.

Sachant que M. de La Roche commençait chaque matinée par une visite aux écuries et au chenil, je me mis sur son passage. Il avait plu dans la nuit, mais le ciel s'éclaircissait, l'air était tiède et vaporeux. D'un mouvement presqu'imperceptible, de grosses nuées blanches cheminaient dans ce ciel de mai. Un merle sifflait, à intervalles réguliers, sur un arbre voisin; j'entends encore sa note vagamente ironique. Le gazon était imprégné de l'averse de la nuit, une de ces averses printanières qui ouvrent les derniers bourgeons aux branches et font s'épanouir à foison les pervenches étoilant les sombres bordures du buis, les violettes, les marguerites et les primevères qui émaillent les prés. Je marchais la poitrine oppressée, anxieuse au delà de toute expression, à travers ces enchantements de la nature renaissante. Au moment où j'aperçus M. de La Roche qui débouchait à l'extrémité de la longue avenue de platanes dans laquelle je me trouvais, je ressentis de violents battements de cœur et dus m'asseoir sur le banc qui se trouvait à proximité. Il ne m'avait pas vue. J'eus le temps de me ressaisir jusqu'au moment où il arriva près de moi. En m'apercevant là, il s'arrêta surpris, se traita de vieux rêveur. Mais aussitôt il changea de physionomie, et s'étudiant à prendre un air avenant:

—Vous êtes matinale aujourd'hui, madame, me dit-il. Si vous me cherchiez, je ne suis pas fâché non plus de vous rencontrer; mon intention était précisément de vous demander pour aujourd'hui un entretien. Il s'agit d'une chose de conséquence et que peut-être vous avez devinée....

—J'attends que vous m'en instruisiez, monsieur, et suis à vos ordres.

Je m'étais mise à marcher à côté de lui dans la direction qui nous ramenait vers le château. Après avoir aspiré quelques bouffées de sa pipe, dont il ne se séparait point de toute la journée, il reprit sur son ton de brusquerie habituelle:

—C'est du mariage de Berthe que je voulais vous parler. Vous vous doutiez, n'est-ce pas?

—Du mariage!....

—Certainement! Qu'y a-t-il là, je vous prie, qui soit de nature à vous surprendre? Berthe aura dix-huit ans en juillet. N'ayant point fait de bail avec la vie, je puis mourir demain, il est de mon devoir d'assurer son avenir en lui donnant ce qu'il faut à toute femme, en ce monde de pièges et d'hypocrisie, un protecteur solide, un homme expérimenté et clairvoyant qui soit revenu des vanités et des mensonges de la société pour les avoir connus de près. M. de Champmartin, dont vous avez pu apprécier les sérieuses qualités, est le mari que je destine à Berthe.

Encore que j'eusse prévu le coup, je demeurais sans souffle, sans réponse à la place où je me trouvais. Il ne regarda de côté, et comme s'il jouissait de l'état de consternation où ses paroles m'avaient jetée:

—Eh bien! reprit-il d'un ton quelque peu narquois, vous semblez ne point accueillir cette nouvelle avec beaucoup de satisfaction. Le vicomte peut-être n'a pas eu le don de vous plaire? Cela ne me surprendrait pas, n'étant point de ces jeunes fats, de ces danseurs de cotillon qui gravitent dans les salons autour des dots tarifées, lorsqu'ils ne s'y trouvent pas pour voler honnêtement leurs femmes à leurs amis sous prétexte de valse ou de quadrille. Leur habit est irréprochable, leurs manières et leur langage sont à la mode: au fond, ils sont nuls d'esprit, lâches, abjects dans leurs entreprises. Mais le monde en fait ses préférés, il se reconnaît en eux.

—Alors vous êtes résolu, monsieur, à donner votre fille au vicomte?

—A mon ami le vicomte Isidore de Champmartin, oui, telle est ma résolution bien et dûment délibérée.

Comme de rechef je gardais le silence:

—J'attends, madame, l'expression de votre sentiment, fit-il sèchement. La circonstance en vaut la peine, peut-être, il s'agit de votre élève.

—Veuillez me pardonner, monsieur, répondis-je. Votre brusque ouverture m'a quelque peu interdite. Je n'avais pas pensé qu'un mariage fût chose si pressante.... si pressée.... si prochaine pour Berthe. Elle est si jeune! Et puis....

—Oh! qu'à cela ne tienne! Nous vous trouverons une autre place, le cas échéant, n'ayez crainte. Ce n'est guère d'ailleurs avant trois mois que le mariage pourrait avoir lieu. Nous avons du temps devant nous pour aviser à vous procurer l'entrée d'une autre maison.

Je ne saurais dire à quel point me froissa cette méprise insultante de mon interlocuteur sur la pensée qui avait inspiré mes paroles. J'allais éclater. Cependant je me mordis les mains, et réprimai mon indignation:

—Vous vous trompez, monsieur. J'aime trop vivement Berthe pour ne pas songer à elle seule en cette occasion. Or je me demande quel sentiment soulèvera chez elle l'idée d'une union pareille.... et si....

—Si ce mari lui plairait, voulez-vous dire. Eh! qu'importe! Lorsqu'il s'agit de la destinée d'une femme, la première chose à faire est de ne point s'en rapporter à elle. Que savent les jeunes filles de la vie et des hommes? ce qu'elles en imaginent, ce qu'elles rêvent, ce qui n'est pas. C'est le rôle de ceux qui voient clair de choisir pour les aveugles. Ou bien jugeriez-vous qu'un père de famille n'a pas de mission à remplir, pas de rôle à prendre en une telle conjoncture? Mon devoir, je le connais. Je saurai le remplir dans l'intérêt de Berthe, et malgré elle s'il le faut. Un jour elle n'en saura gré.

—Permettez-moi au moins....

—Je ne permets que vous choisissiez votre heure pour instruire votre élève: quant à ma résolution, ayant été, je le répète, longuement et mûrement délibérée, elle n'est point de nature à changer. J'ajoute que si je remplis ainsi mon rôle, je pense qu'il est du vôtre de préparer Berthe à ce que j'ai décidé, de l'amener à envisager comme favorable un événement d'où dépendent son repos et sa vie, et que vous jugerez tel sans doute vous-même lorsque vous y aurez suffisamment réfléchi.

Là-dessus, esquivant de nouvelles objections de ma part, il me quitta pour se diriger d'un pas rapide vers la maison.

Ma consternation confinait à la stupeur. Au moment où je rentrais, je vis Berthe venir à ma rencontre. Je fis bonne contenance, et j'acceptai avec empressement sa proposition d'aller, avant de nous mettre à la leçon d'histoire, visiter une femme qui demeurait dans nos environs et dont la fille était idiote. Berthe avait fait pour celle-ci toute une encyclopédie agreste sous forme de cartonnage: maisons, arbres, figures, animaux de ferme et de labour que l'on pouvait dresser. Elle se réjouissait de la joie qu'elle allait procurer à l'innocente. Durant le chemin, je fis mon possible pour ne rien laisser paraître du trouble où m'avait jetée la conversation avec son père. Je ne cessai de parler pour conjurer les silences, cherchant mes propos à côté de ce qui nous obsédait l'une et l'autre.

Nous restâmes longtemps devant la ferme que nous étions allées visiter, assises sur le banc de bois en compagnie de la femme du logis et de son enfant. Le bonheur de la pauvre idiote, pendant qu'elle dressait en riant ses jouets de carton, n'avait certainement pas d'égal sur terre en ce moment. Heureux les simples d'esprit qui jamais ne sortirent de l'enfance, qu'un rire éternel accompagne, qui ne réfléchissent et qui ne prévoient pas! Berthe se leva au bout d'un quart d'heure pour se rendre dans une maison située à quelques pas de la. Tandis que j'attendais son retour et que la fermière continuait à m'entretenir des menus objets de son ménage, il vint à passer un personnage à cheval que j'avais vu quelquefois, et toujours à la nuit tombante, entrer dans la cour du château. Un palefrenier prenait alors son cheval, le cavalier restait environ un quart d'heure dans la maison, et puis s'en retournait comme il était venu, sans jamais avoir l'air pressé. C'était un homme d'une soixantaine d'années, à la mine impassible, au grand nez busqué, et qui portait des conserves bleues. Il montait un cheval gris roman, de façon rustique comme il était lui-même. Monture et cavalier, faits l'un à l'autre de longue main sans doute, avaient même allure régulière et grave. On eût, je pense, mesuré sur la route les traces des sabots de l'animal sans trouver de différence entre les pas qu'il faisait. Ainsi devaient se mouvoir, uniformes et lentes, les pensées dans la tête du maître. L'aspect de cet homme si tranquille n'avait rien d'engageant. On ne lui eût pas demandé son chemin. Je presumais que c'était le notaire chargé des affaires de M. de La Roche. Lorsqu'il passa devant nous ce jour-là, il nous salua sommairement de la tête, sans même la tourner de notre côté.

—Quel est donc ce personnage? demandai-je à la femme.

—Comment, répliqua celle-ci, on ne peut plus étonnée de mon interrogation, vous ne le connaissez pas!—Et plus bas, comme s'il eût pu nous entendre encore: C'est le spécialiste, chuchota-t-elle.

—Le spécialiste?

—Mais oui. Le médecin de... Madame ne sait donc pas?

—Que voulez-vous dire?

—Que la mère de Mlle Berthe est.... qu'elle est folle.

—Folle! bon Dieu!

—Depuis tantôt dix ans. C'est pour cela que M. le baron a quitté la ville, qu'il est devenu si sauvage et qu'il ne vent absolument voir personne.

La situation d'un seul coup s'éclairait. Je vis en une seconde les choses et les personnes à leur place, je compris le présent en saisissant le passé.

La supposition extrême que j'avais faite lors de mon arrivée, mais que depuis lors j'avais écartée comme par trop épouvantable, c'était la vraie! La mère de Berthe vivait sous le même toit que nous, submergée dans le sombre océan de la démence. Berthe le savait-elle? Cela n'était pas possible, ou lui avait dérobé l'état de sa mère en lui disant qu'elle était infirme,—morte peut-être.

En ce moment la chère enfant revint, et nous reprîmes le chemin du château.

J'étais devenue incapable de me reprendre en paroles indifférentes. Berthe parlait seule. Elle me racontait l'histoire d'un paysan devenu paralytique pour s'être endormi durant la moisson sur un sol humide, alors qu'il était en sueur. Le malheureux, étendu depuis des années sur un lit de misère, ne pouvait plus remuer que les muscles de sa face. Afin de le distraire lorsqu'il restait seul à la maison, ce qui lui arrivait souvent à la période des grands travaux, on avait attaché à un fil une petite boule de sureau qui descendait au niveau de sa bouche; lorsqu'il soufflait, il envoyait la boule au loin. Puis il recommençait son manège. C'était tout ce qui lui restait pour jouir de la terre. En vérité, pensais-je, le cimetière a du bon. Paralysie, idiotisme, folie: voilà ce que me faisait voir cette matinée de mai; les taches noires de l'humaine misère sur un fond de printemps. Et devant nous, quelle perspective! ma Berthe enfermée à son tour dans une de ces situations atroces qui n'ont d'issue que la mort. C'était trop à la fois!

M. de La Roche avait décidé que sa fille épouserait le vicomte; l'idée ne sortirait plus de sa cervelle, j'en demeurais convaincue. Toutefois, il ne la contraindrait point matériellement; jusque-là n'allait point son autorité ni son pouvoir. Elle pouvait se retrancher dans un refus ou plutôt dans cette indécision, invincible dans sa pudeur, mais à quel prix! C'est à moi que le baron s'en prendrait dans ce cas, et son premier acte pour hâtir sa fille ou, si elle s'obstinait, pour la punir, serait de m'éloigner; car il m'attribuerait une part, et peut-être la plus grande, dans sa résistance. Qu'elle vie, après mon départ, serait faite à la malheureuse! elle resterait aux mains d'un bourreau, n'ayant devant elle, à défaut de la mort, que le mariage ou le couvent. Et qui sait même si le père lui laisserait ce refuge! Tout cela pouvait naître par un élan de désespoir.

Il fallait donc trouver un biais, louvoyer, ne pas heurter de front une volonté que toute résistance, en l'exaspérant, ne rendrait que plus intraitable et plus impérieuse. C'est à ce plan que je m'arrêtai.

Quelques jours se passèrent sans que nous vissions M. de La Roche si le vicomte, étrique certainement calculée et qui signifiait: Nous attendons. Le cinquième jour après mon entretien avec le premier, je le rencontrai dans le parc, où il se promenait, à son tour, comme par hasard, sur mon chemin. Sans préambule, il me demanda si j'avais parlé à sa fille. Je répondis tranquillement que je n'avais pas trouvé opportun de le faire encore, que je suppliais qu'on me laissât du temps. Peut-être Berthe s'accoutumerait-elle à la personne du vicomte. Je mentais, mais la position m'y contraignait. M. de La Roche s'emporta et, sans prolonger le dialogue, déclara qu'il exigeait que je parlasse le jour même à Berthe; que s'il n'avait sa réponse le lendemain, il se chargerait de l'obtenir lui-même, résolu des lors, ajouta-t-il, à se passer d'intermédiaire dans ses rapports avec sa fille.

Le sens comminatoire de ces dernières paroles ne m'apparaissait que trop clairement: en même temps qu'une mise en demeure définitive, c'était une menace de congé immédiat, si je ne m'exécutais pas, un congé probable au bout de peu de temps si je ne réussissais pas à obtenir de mon élève l'assentiment qu'on me supposait en mesure de lui arracher.

Il m'était devenu impossible de reculer. Le cœur gonflé, je m'ouvris à mon père de ce qui s'était passé et lui transmis le désir paternel, sans rien dissimuler de mon chef. Berthe reçut cette communication avec plus de calme que je n'aurais pensé, et m'en donna aussitôt la raison en disant qu'elle s'y attendait. La réponse était prête, elle n'en pouvait faire d'autre: jamais il ne lui serait possible de devenir la femme du vicomte, que non-seulement elle n'aimait pas, mais dont elle se sentait, comme elle me l'avait déclaré déjà, éloignée par une insurmontable aversion.—J'éprouve à sa vue, ajouta-t-elle, le même sentiment que si j'étais en présence d'un reptile, d'un crapaud monstrueux. Si mon père insiste, je me ferai religieuse. Dieu me recevra."

Je rapportai textuellement à M. de La Roche les paroles de sa fille. Suffoqué par le sang qui lui montait à la gorge, il ne réussit pas d'abord à articuler une parole. Quand les mots revinrent à ses lèvres:

—Au couvent! s'écria-t-il; elle veut entrer au couvent!....

Voilà bien le refrain des filles rebelles: le couvent! Eh bien, soit elle y entrera au couvent, si tel est son plaisir. Elle se fera sœur grise. C'est encore une manière d'être romanesque, celle-là! On fait les yeux doux au bon Dieu, on se sent mourir d'extase dans les bras du suave Jésus, et c'est pour acheter les délices éternelles qu'on fait sur terre de la charpie et des tisanes pour les pauvres. On a son existence assurée dans ce monde, en attendant l'autre, qui vous payera au centuple de vos peines. Qui donne aux pauvres prête à Dieu. Excellent placement, et qu'on applique dévouement admirable, sublime sacrifice, que sais-je! Elle resterait aux mains d'un bourreau, n'ayant devant elle, à défaut de la mort, que le mariage ou le couvent. Et qui sait même si le père lui laisserait ce refuge! Tout cela pouvait naître par un élan de désespoir.

Il fallait donc trouver un biais, louvoyer, ne pas heurter de front une volonté que toute résistance, en l'exaspérant, ne rendrait que plus intraitable et plus impérieuse. C'est à ce plan que je m'arrêtai.

Quelques jours se passèrent sans que nous vissions M. de La Roche si le vicomte, étrique certainement calculée et qui signifiait: Nous attendons. Le cinquième jour après mon entretien avec le premier, je le rencontrai dans le parc, où il se promenait, à son tour, comme par hasard, sur mon chemin. Sans préambule, il me demanda si j'avais parlé à sa fille. Je répondis tranquillement que je n'avais pas trouvé opportun de le faire encore, que je suppliais qu'on me laissât du temps. Peut-être Berthe s'accoutumerait-elle à la personne du vicomte. Je mentais, mais la position m'y contraignait. M. de La Roche s'emporta et, sans prolonger le dialogue, déclara qu'il exigeait que je parlasse le jour même à Berthe; que s'il n'avait sa réponse le lendemain, il se chargerait de l'obtenir lui-même, résolu dès